



# Hôtel Baron-Alep

COMMUNICATION DE JEAN-LUC OUTERS  
À LA SEANCE MENSUELLE DU 10 JUIN 2017

Si, en quête d'escapade, l'idée vous venait de réserver en ligne une chambre à l'hôtel Baron, une fois enregistrées vos dates de séjour, le tour opérateur vous adresserait aussitôt ce message : *Impossible de trouver les prix pour cet hébergement à ces dates.* Dommage, car même si les derniers avis quelque peu désabusés de clients y ayant séjourné faisaient état d'intérieur désuet, de décor vieillot, de service approximatif, de murs défraîchis, de sanitaires déficients, de meubles polis par le temps, de confort relatif..., cet établissement avait connu son heure de gloire en y accueillant des hôtes respectables et respectés qui avaient pour nom Charles de Gaulle, Agatha Christie, Lord Mountbatten, Charles Lindbergh, Kemal Atatürk, le roi Gustave VI de Suède, le colonel Nasser, Youri Gagarine, Laurence d'Arabie, ce dernier qui se piquait de ne boire que de l'eau, ayant omis d'honorer une note de bar affichée au mur du fumoir. C'est du haut du balcon de la chambre 205 que le roi Fayçal y déclara l'indépendance de la Syrie en 1920 avant de déguerpir peu après pour prendre ses quartiers en Irak.

Je me souviens avoir été séduit par cet hôtel au charme suranné, passage obligé des voyageurs de l'Orient-Express qui s'y faisaient conduire, à peine descendus du train en gare d'Alep, le terminus de la ligne avant qu'on ne la prolonge jusqu'à Bagdad. On vous déposait Baronstreet devant un imposant immeuble de pierre en forme de quadrilatère. Était-ce l'hôtel qui avait donné son nom à cette rue animée du centre-ville ou bien l'inverse ? Après avoir franchi la grille, on montait quelques marches jusqu'à la porte d'entrée. On était accueilli dans le lobby par un personnel empressé qui faisait glisser vos bagages sur un sol dallé de noir et de blanc menant à l'escalier à travers une double arcade soutenue par des colonnes, le temps de vous laisser contempler l'affiche un peu jaunie rappelant la belle époque : *Hôtel Baron, l'unique*

*hôtel 1<sup>ère</sup> classe à Alep. Chauffage central partout. Confort parfait. Situation unique. Le seul recommandé par les agences de voyage. On vous servait un thé au jasmin dans les fauteuils en cuir du salon encombré de portraits suspendus aux murs avant de vous mener à votre chambre dont le lit et les meubles en bois semblaient n'avoir pas bougé depuis un siècle. L'eau, tiède ou froide, giclait par saccades dans la baignoire ou l'évier de la salle de bain, d'une robinetterie que tout antiquaire eût, au premier coup d'œil, certifiée d'origine. Seuls les blocs de savon d'Alep, posés sur l'étagère et le lavabo, exhalaient la fraîcheur mêlée de l'olive et du laurier.*

J'étais arrivé en autobus en provenance de Damas, cinq heures de voyage sur une route à quatre bandes, le seul axe routier véritable reliant les deux villes principales du pays. Une brise légère soulevait la poussière de sable et dissipait dans l'air la cacophonie des coups de klaxon. L'autobus avait fait une halte à Homs, à mi-parcours, le temps pour les voyageurs de se dérouiller les jambes dans la gare routière de la ville ou de prendre pour certains la correspondance pour Palmyre, comme j'avais l'intention de le faire au retour. J'avais déambulé parmi les échoppes, humant les odeurs de viande grillée, de pois chiches ou de fallafel que l'on servait aux voyageurs sur des tables de fortune en échange de quelques pièces. Aucune précipitation. Le temps semblait tout entier devant soi. J'étais loin de me douter que, dix ans plus tard, la ville de Homs serait rayée de la carte. Mais quel qu'ait été son acharnement à Dresde, à Varsovie ou à Hiroshima, la barbarie de l'homme a-t-elle jamais empêché une ville de renaître de ses cendres ? L'autobus m'avait déposé dans le centre d'Alep où un passant m'avait indiqué la direction de l'hôtel Baron, un endroit qui pour tout Alépin faisait partie des monuments de la ville. L'immeuble en pierre m'avait rappelé la sobre élégance de l'hôtel Métropole à Bruxelles. A la réception un groom m'avait dessaisi de mon sac de voyage pourtant bien léger et conduit jusqu'à ma chambre. Selon mon guide de voyage, j'avais le choix entre *une chambre ancienne avec plomberie et climatisation délabrées* et *une chambre beaucoup plus confortable avec sdb flambant neuve et air conditionné qui fonctionne*. J'avais évidemment opté pour la première. Engourdi par la fatigue du voyage, je m'étais étendu sur le lit en bois et avait machinalement allumé la télévision où défilaient en boucle les images du dictateur passant en revue un détachement militaire, accueillant dans son palais un dignitaire étranger, serrant des mains anonymes dans une parodie de bain de foule.

Il m'arrivait de croiser le propriétaire de l'hôtel, un Arménien, sirotant son café, assis à une table de la terrasse qu'il occupait comme un poste d'observation. Il vous apostrophait d'un geste affable, prenant des nouvelles de votre séjour ou vous proposant un guide pour visiter le souk voisin car le risque était grand de se perdre dans ce labyrinthe de ruelles et d'impasses débordant d'étoffes, de tapis, de bijoux et de savons produits sur place. Rien d'étonnant à cela car le souk, insistait-il, poumon économique de la ville, était, en ordre d'importance, le deuxième du Moyen Orient, après le Bazar du Caire. Alep, ne pas l'oublier, une des plus vieilles villes du monde, habitée depuis le sixième millénaire avant Jésus-Christ, était une étape obligée sur la route de la soie, à mi-chemin entre la Méditerranée et la Mésopotamie, Alep où l'on ne comptait plus les caravansérails dont l'inconfort notoire avait précipité la construction du seul hôtel digne de ce nom. Ville cosmopolite, carrefour entre les cultures et les religions – il en avait dénombré dix-sept –, Alep a toujours eu à se défendre contre les assauts et les invasions. Les Croisés eux-mêmes échouèrent devant les murs de sa citadelle, forteresse inexpugnable dominant la ville. Il devenait intarissable lorsqu'il énumérait les dynasties qui, au Moyen-âge, s'entredéchiraient pour la conquérir : les Omeyyades, les Hamdanides, les Fatimides, les Seldjoukides, les Ayyoubides et leur redoutable chef, Saladin... Et puis, il y avait eu les Mongols, les Mamelouks et les Turcs qui, coutumiers des massacres, achevait-il en soupirant, n'avaient pas laissé que de bons souvenirs. Comme pour changer de sujet, il m'emmenait alors visiter la chambre 203 où Agatha Christie, sur un modeste bureau en bois poli, acheva *Le Crime de l'Orient Express*, commencé à Istanbul, pendant que son mari s'affairait à des fouilles archéologiques sur un site voisin. Et fièrement il déclamait l'incipit du roman : « À cinq heures du matin, en gare d'Alep, stationnait le train désigné sous le nom pompeux de Taurus Express. »

Il lui arrivait d'évoquer son grand-père qui avait fondé l'hôtel en 1911, une autre époque, il est vrai, où l'élégance des touristes anglais donnait à son établissement des allures de palace frémissant du mouvement des robes, des jaquettes et des pas qui arpentaient les planchers de cèdre. Baron, m'avait-il expliqué, signifie Monsieur en arménien, un mot qui aujourd'hui ne sert plus qu'à désigner un dignitaire religieux. Un regard discret sur mes jeans et mes pataugas en disait long sur la nostalgie d'un

monde disparu qui berçait ses jours et ses nuits. Il refusait de croire que je voyageais dans les autobus miséreux de la compagnie d'État. Il devenait volubile lorsqu'il s'emportait contre la vulgarité de ces *globe-trotters* qui aujourd'hui, sous prétexte de prendre des avions et de descendre dans des hôtels de première classe, ne faisaient qu'usurper la qualité même de voyageur. Il leur aurait volontiers conseillé de séjourner plutôt dans ces hôtels continentaux, blocs de béton sans âme, qui avaient poussé dans la ville d'Alep depuis deux décennies et dont les noms, Radisson, Holiday Inn, rassuraient tous ceux qui se plaisaient à voyager tout en restant chez eux. Il se prenait même à regretter le temps pas si lointain où l'on tirait des perdrix depuis la terrasse de l'hôtel avant de les servir quelques heures plus tard, aux lentilles ou au jus court, à la table des tireurs dans les plats en porcelaine du restaurant.

Le tenancier du bar, smoking et nœud de papillon, était moins loquace. Tout était dans le style surtout lorsque devant vous il agitait le shaker avant de déverser, comme par magie, dans votre verre, un Mojito, une Margarita, une Piña Colada, un Daiquiri, un Cosmopolitan ou un Bloody Mary servis avec quelques glaçons et un zeste de citron. D'où viennent tous ces noms, me demandais-je, parfois, enregistrant les commandes, avec la candeur de celui qui, découvrant une langue inconnue, se fait répéter chaque mot de crainte de l'oublier ? Il y avait dans ses gestes un mélange de précision et de désinvolture comme si il les accomplissait avec le naturel des choses de la vie que l'on apprend dès la naissance. Les bouteilles de rhum, de téquila, de vodka, de champagne ou de martini ne faisaient jamais long feu sur l'étagère devant laquelle il opérait comme un personnage de cinéma muet alors que sa ressemblance avec Omar Sharif sautait aux yeux. Omar Sharif, yeux bruns, cheveux noirs et Peter O'Toole, yeux bleus, cheveux blonds, les héros de Laurence d'Arabie, je les aurais volontiers imaginés devisant dans ce bar. Économe des phrases et des discours, il pratiquait la langue des gestes, des sourires et des demi-mots. Et pourtant il devait en savoir des choses, cet homme dont le regard semblait enregistrer chaque visage, chaque scène se déroulant de l'autre côté du comptoir. Les soirées étaient longues mais le lendemain il apparaissait toujours aussi frais, tiré à quatre épingles, le sourire aux lèvres, ravi de retrouver les clients qu'il avait servis la veille jusqu'au milieu de la nuit.

Il existe des lieux où des conventions tacites forgées avec le temps régissent des modus vivendi répartissant les zones d'influence de ceux qui l'habitent. Ainsi, à l'hôtel Baron, le patron, campant sur sa terrasse, s'était approprié le discours distillant tout ce qui se disait sur l'établissement, la ville, le pays, le Moyen-Orient. Un étage plus bas, sous la lumière tamisée du bar, le tenancier semblait régner sur le silence, sur ce qui va de soi, sans qu'il faille chercher des mots pour le dire. Lorsqu'ils se croisaient, les deux hommes se contentaient d'échanger un regard, signe que tout était sous contrôle, que la vie n'avait plus qu'à se déployer sans heurts de la réception aux chambres en passant par les couloirs, le restaurant ou le bar enfumé.

Depuis quelques semaines déjà, le monde arabe était en ébullition. Des révoltes spontanées avaient surgi dans les rues de Tunis, du Caire ou de Bengazi. Mais rien ne semblait devoir menacer la quiétude d'Alep et de l'hôtel Baron. Le patron, comme nombre de notables de la ville, s'était habitué à la dictature régnant de père en fils sur le pays. Au régime, il reprochait surtout sa bureaucratie et sa corruption à tous les étages. Pour le reste, la démocratie, il n'y avait jamais vraiment cru, surtout dans cette région du monde qui, de l'Antiquité à la dynastie régnante, avait vécu au rythme des batailles meurtrières et des coups d'état sanglants. Entre les deux, s'agissant de la conquête et de l'exercice du pouvoir, les rois de Mésopotamie et les empereurs ottomans étaient bien connus pour ne pas faire dans la dentelle. Les Assyriens n'avaient pas qu'inventé l'écriture et les Turcs, la pompe à eau. Raison pour laquelle, depuis la nuit des temps, la presse dans ce pays y était muselée et les opposants éliminés dans le secret des geôles dont les murs ne laissaient filtrer que les cris et les râles arrachés sous la torture. Qu'y faire, demandait, désabusé, le propriétaire arménien dont les ancêtres en avaient vu d'autres ? D'ailleurs la Syrie était-elle véritablement maîtresse de son destin qui semblait plutôt se jouer entre les grandes puissances de la planète, lesquelles la considéraient comme un simple pion sur un échiquier, que l'on déplace au gré des circonstances ? Le seul nom de protectorat affublé à la Syrie après l'éclatement de l'empire ottoman, était à lui seul tout un programme. Et puis, en regard de la menace islamiste qui attendait son heure aux portes de la ville, la tyrannie actuelle n'était-elle pas un moindre mal ? Si tout venait à basculer dans le chaos et l'horreur, nous ne serions plus là pour deviser en toute décontraction, souriait-il, car de son établissement, il ne resterait que des murs

calcinés et une odeur de poudre à moins que les guerriers d'Allah ne le transforment en quartier général pour leurs expéditions barbares. S'agissant de réduire en cendres le patrimoine et l'histoire, on pouvait compter sur eux. Que savaient-ils de la beauté, un mot cruellement absent de leur dictionnaire ? L'ignorance et le mépris de la beauté, voilà à quoi se résumait pour lui le fanatisme religieux.

Lorsqu'il se hasardait à émettre des considérations politiques, le propriétaire de l'hôtel, d'ordinaire si affable, baissait soudain la voix, obstruant les lèvres de la main, comme pour dissuader quiconque d'y lire un message codé, ses yeux épiant les oreilles importunes tentées de le soupçonner d'intelligence avec l'ennemi, posture quasi rituelle lorsque quelque part dans la ville, à l'ombre des regards, on se risquait à parler politique. La politique, mieux valait s'en tenir éloigné comme d'un incendie ravageur, c'est ce qu'il s'appliquait à faire même si il lui arrivait, plus souvent qu'à son tour, de réprimer des cris de rage. La bêtise, oui, il avait le sentiment d'avoir à affronter chaque jour ce qu'il ne pouvait appeler autrement que la bêtise à laquelle il identifiait les serviteurs du régime avec leur paperasse et leurs dessous de table.

Les tyrans de Tunis et du Caire avaient déjà fait leurs valises, prenant la fuite devant leur peuple en liesse, tantôt en avion, tantôt en hélicoptère, abandonnant tout derrière eux à l'exception de leurs comptes en banque et de liasses de grosses coupures en dollar américain entassées dans des valises, quand le peuple syrien se souleva à son tour contre son propre dictateur, occupant les rues en masse pour réclamer son départ. Il n'en fallait pas plus pour que les clients de l'hôtel Baron annulent aussitôt leurs réservations et que l'hôtel s'en trouve brutalement désert. Une ambiance étrange régnait dans le lobby et la salle de restaurant où les nappes de coton blanc, les couverts en argent et les services en porcelaine semblaient attendre des clients qu'un incident, une panne, une méprise, une erreur d'agence auraient mis en retard ou alors quelque cinéaste hollywoodien qui aurait trouvé là un décor à sa mesure pour y filmer vedettes et figurants plongés dans les ors du Moyen-Orient.

Le personnel qui, les premiers jours, continuait à se rendre au travail dans son uniforme pimpant, restait figé sur place, tétanisé, ne sachant trop à qui parler de la situation qui prenait des allures de désastre. Chacun tentait de se rendre utile mais

depuis qu'on ne faisait plus ni la cuisine ni les chambres, depuis qu'on ne servait plus ni au bar ni au restaurant, que restait-il à faire sinon à prendre les poussières, à laver les vitres, à cirer les planchers et à récurer le sol qui n'avait jamais autant brillé. Du bar, resté ouvert, on n'allumait plus les lumières et le tenancier, devant des bouteilles à demi vides, faisait briller dans la pénombre les verres dont il inspectait l'éclat à la lumière du jour filtrant par la fenêtre entrouverte, des verres à pied dont il se demandait s'ils serviraient un jour encore, sinon exposés dans les vitrines d'un musée abritant les richesses d'un monde englouti. Le propriétaire de l'hôtel qui n'avait plus personne à qui parler, restait plongé dans ses comptes qui insensiblement viraient au rouge. Si la situation persistait, ruminait-il, il n'aurait d'autre solution que de revendre ce joyau familial qui s'était transmis de père en fils jusqu'à échouer entre ses mains, une épreuve, pensait-il, à laquelle il ne survivrait pas. Et puis, le revendre, la mort dans l'âme, mais à qui, bon sang, qui donc serait assez fou pour racheter à prix d'or un hôtel sans clients qui n'avait plus que son passé derrière lui ? Ou alors, attendre des jours meilleurs ? Mais qui pouvait croire encore aux jours meilleurs ?

C'était surtout le silence qui, dans une pesanteur insupportable, avait remplacé le bruit feutré des conversations et des allées et venues, du martèlement du cuir sur le sol dallé, du cliquetis des couverts au contact des assiettes, du tintement des verres qui s'entrechoquent, des commandes hurlées par les serveurs aux cuisines. Même la sonnerie du vieux téléphone en ébonite qui émerveillait les clients accueillis à la réception, sombrant sous le charme d'un lieu de villégiature qui les avait fait rêver, avait cessé de résonner dans le lobby et le long couloir menant à l'escalier central où on emportait leurs bagages. Au point que, dans un premier temps, le patron de l'hôtel avait cru son téléphone hors d'usage ou la ligne coupée, effet collatéral du désordre et de l'incurie générale, avant d'admettre qu'il n'y avait plus personne, absolument personne, pour réserver une chambre dans son établissement ou pour s'informer des disponibilités de l'hôtel.

Depuis peu, ce silence était déchiré par des détonations d'obus ou de tirs de mortier qui résonnaient dans le quartier rebelle de Boustane a-Qsar. C'est que, contrairement à ses collègues, tunisien ou égyptien, le dictateur entendait ne pas abandonner la partie, ne pas livrer aux mains de ceux qu'il appelait terroristes, cette ville du nord,

capitale économique du pays et ses trois millions d'habitants et il le faisait savoir en réprimant dans le sang tous ceux qui ne faisaient rien d'autre que d'occuper les rues par des manifestations pacifiques. La révolte au grand jour fit place à la guerre civile, les banderoles et les drapeaux disparurent au profit des canons, des obus et des kalachnikovs.

La guerre et son cortège de blessés, de réfugiés et de sans abri. Le propriétaire n'hésita pas à leurs ouvrir les portes de son hôtel désormais inutile, pareil à un avion sans ailes. Bien sûr, ayant par la force des choses été contraint de licencier progressivement son personnel, ce serait le règne de la débrouille surtout que le chauffage central, faute de mazout, avait rendu l'âme et que l'on vivait le plus souvent dans l'obscurité, la lumière apparaissant par intermittence puis disparaissant aussitôt, dérobée par d'incessantes coupures de courant. Au bout de quelques jours à peine, les draps perdirent leur fraîcheur, les assiettes, leur éclat, les nappes, leur blancheur, les chambres, leur lustre. Par miracle, l'hôtel était toujours debout mais bientôt, sous l'effet des secousses et des déflagrations, il ne resta plus que cinq chambres disponibles que se partageaient des réfugiés entassés.

Mal rasé, coiffé d'un bonnet de laine, emmitouflé dans un manteau sombre, le propriétaire de l'hôtel déambulait dans les couloirs et les salles. En temps normal, on eût dit qu'il affichait sa mine des mauvais jours sinon que, à présent, les mauvais jours se succédaient pareils à eux-mêmes dans la désolation d'une vie sans espoir. Il se sentait mal, une douleur tenace dans la région du cœur, mais il était devenu impensable de consulter un médecin dans la ville assiégée au risque de tomber dans une embuscade sous le feu des mitraillettes. Et puis, ils avaient autre chose à faire, les médecins de la ville, que d'examiner un monsieur respectable, prendre son pouls et sa température, le peser et l'ausculter, eux qui s'étaient rassemblés dans des hôpitaux de fortune pour opérer les blessés affluant jour et nuit dans une cacophonie d'ambulances déboulant, sirènes hurlantes, devant les portes grandes ouvertes de ce qu'on continuait à appeler les urgences. Affairés à parer au plus pressé, ils redoutaient le moment où les médicaments viendraient à manquer, les maigres stocks de morphine, de curare et d'antibiotiques fondant comme neige au soleil.



Face au désastre, il eût été indécent de se plaindre. D'ailleurs était-il vraiment malade ? Sa maladie qui pourtant semblait ne pas le lâcher, plombant son corps sans énergie, n'était-elle pas plutôt l'effet d'une insondable dépression, de celle qui surgit des profondeurs de l'être lorsque la vie apparaît désormais sans autre horizon que celui de la survie au jour le jour ? C'est ce que ne cessait de lui répéter sa femme, implorant sa patience et sa confiance dans un hypothétique avenir. Comment imaginer, s'époumonait-elle, les Américains, les Britanniques, les Français, les Nations Unies, rester sans réaction face à un tel carnage ? Car la guerre avait embrasé tout le pays et les morts se comptaient par dizaines de milliers.

Il était sans nouvelles de ceux qui, il y a quelques semaines encore, formaient le personnel de l'hôtel : réceptionnistes, valets et femmes de chambre, serveurs, maîtres d'hôtel, cireurs, chauffeurs, blanchisseuses, repasseuses, secrétaires, comptables, cuisiniers, plongeurs... À les fréquenter jour après jour, il les considérait sans exception comme les membres d'une famille à qui il devait à peu près tout. Une famille qui s'était volatilisée. Le tenancier du bar qui, avec lui, était l'âme de l'établissement était aux abonnés absents. Il avait tenté plusieurs fois de le joindre au téléphone. En vain. Il avait disparu, abandonnant, suspendue dans le placard du vestiaire, la veste de son smoking noir, coupée sur mesure, qui était comme une seconde peau. Avait-il pensé la renfiler un jour ou alors, certain de ne jamais revenir dans ce lieu qui avait été une partie de sa vie, la léguait-il à la postérité lorsque, sous les amas de ruines, on ferait l'inventaire des trésors de l'hôtel ayant survécu à la catastrophe.

Un matin, il avait décroché le téléphone qui ne sonnait plus que pour annoncer de mauvaises nouvelles. Il s'attendait donc au pire lorsque d'un geste désabusé il avait porté le combiné à l'oreille : un bombardement imminent, un ordre d'évacuation ? C'était son collègue, le gérant de l'hôtel Zénobie à Palmyre, le *Zenobia Cham Palace Hotel*, tel que le dénommait fièrement l'enseigne bilingue posée sur son fronton. Il l'appelait d'un oasis voisin dont il préférait taire le nom. La conquête de Palmyre par les djihadistes de Daesh l'avait contraint à prendre la fuite. Il avait tenté un moment de pactiser avec l'ennemi qui avait installé dans l'hôtel son quartier général. Mais il avait aussitôt compris que ce serait inutile surtout après l'exécution sommaire par

décapitation de vingt-cinq soldats syriens agenouillés côte à côte sur le proscenium du théâtre antique de Palmyre, une image atroce que s'était empressé de diffuser l'organisation terroriste. Il ne voulait pas finir comme ces prisonniers entassés dans le musée archéologique de la ville qu'on avait transformé en prison et tribunal préposé aux basses œuvres. La cité antique était anéantie. Des colonnades, des arcs, des chapiteaux, du temple de Bel, des monuments funéraires, il ne restait plus que des amas de pierre jonchant le sol comme si du passé même plus rien ne devait subsister. S'en prendre à des ruines pour les faire disparaître : un acte portant la signature de la barbarie révélant sa quintessence. Comme ces fous furieux qui, jusqu'à les réduire en poussière, s'acharnent sur des pierres qu'ils tiennent pour coupables de leur propre malheur. A présent, il s'organisait pour gagner la Turquie puis l'Europe. « Il n'y a plus rien à faire ici », se désolait-il, suppliant son collègue d'Alep de faire de même c'est-à-dire de tout abandonner. Comment supporter plus longtemps encore le spectacle de son hôtel pillé et incendié ? « C'est ce qui attend l'hôtel Baron, ajouta-t-il, car il n'y a aucune raison que la barbarie s'arrête aux portes d'Alep. »

Il avait raccroché le téléphone, effondré. Fuir, il n'en n'avait plus la force. Et puis comment abandonner ce qui appartenait à l'histoire et qui avait été toute sa vie ? Il se rappelait le charme de l'hôtel Zénobie où il lui était arrivé d'emmener des touristes, un hôtel contemporain, à dix années près, de l'hôtel Baron, qui devait son nom à la veuve d'Odainath qui avait infligé aux Perses une défaite historique sur l'Oronte. Reine d'Orient, elle défia Rome et Aurélien, son empereur, en battant monnaie et en envahissant l'Anatolie, jusqu'à sa chute en 272 de notre ère, début du déclin de Palmyre que les historiens avaient baptisée fille du désert. L'hôtel, sur un étage, s'étend, aux pieds du site antique, de la même couleur ocre. Sa terrasse, protégée du soleil par quelques palmiers, jouxte les premiers chapiteaux à quelques mètres à peine. Surtout au soir couchant, la vue sur le temple de Bel, l'agora, les vieux portails, les forêts de colonnes, le pas indolent des dromadaires, a de quoi faire rougir toutes les cartes postales du monde. Je me rappelle m'être endormi là à même le sable au cœur de la beauté même. J'étais l'homme le plus heureux du monde.

Le propriétaire aimait raconter à ses clients de l'hôtel Baron la légende de Marga d'Andurain qui avait racheté l'hôtel Zénobie en 1927, le seul point de chute, à

l'époque, pour les caravanes reliant Damas et Bagdad. Il se disait qu'en amazone du désert, elle chevauchait nue sa monture à travers les dunes de l'oasis, accueillait la nuit ses amants, des chefs tribaux et des officiers français ou britanniques avant d'épouser un chef bédouin et de se convertir à l'Islam. Contrainte de fuir Palmyre à la suite du meurtre de son mari qu'on l'accusa d'avoir empoisonné, elle vendit à un antiquaire d'Alep les meubles du *Zénobia Cham Palace* dont certains décoreraient plus tard les chambres de l'hôtel Baron, comme si tout finissait par rentrer dans l'ordre. Il avait coutume d'ajouter un énorme éclat de rire à son récit qu'il s'empressait de conclure par les trafics rocambolesques de l'aventurière et par son assassinat sur son yacht au large de Tanger, épilogue de la vie débridée de celle qui avait mis ses pas dans ceux de Zénobie.

À présent, il n'avait plus le cœur à rire, anéanti par l'appel téléphonique de son collègue. Il sentait autour de lui l'odeur de la mort qui par contagion l'embaumait lui aussi. Où puiser l'énergie pour vivre quand tout s'effondre ? Telle était devenue la seule question qu'il se posait encore. Il se traînait dans la désolation de son hôtel délabré où les vitres brisées, la poussière noire, les débris jonchant le sol et les murs fissurés signalaient jusque dans les moindres recoins l'omniprésence de la guerre. Le son assourdissant, même lointain, des avions de chasse, des obus et des tirs en rafale, fracassant la pesanteur du silence, lui était devenu insupportable. Le soir, il n'arrivait plus à avaler les maigres repas que lui préparait sa femme avec les denrées du bord qui se faisaient de plus en plus rares. On en était réduit à réchauffer au gaz butane les conserves périmées, oubliées dans les caves. « A la guerre comme à la guerre », marmonnait-il pour détendre l'atmosphère en humant l'odeur rance qui se dégageait de son assiette en porcelaine miraculée.

Un matin, alors que, désireux de faire sa toilette, il tournait en vain le robinet de la baignoire, une explosion tonitruante fit vaciller l'immeuble. Une bombe larguée par l'aviation syrienne venait de frapper la toiture. La fumée âcre se répandit aux étages et dans l'escalier central jusqu'à atteindre le rez-de-chaussée. Il eut juste le temps de se protéger le visage d'un linge humide. Il fut bientôt rejoint par sa femme affolée. Ils se précipitèrent sur la terrasse de l'hôtel, le temps de constater les dégâts. Un trou béant perforait la toiture. Pourquoi le régime bombardait-il son établissement alors qu'à

aucun moment il ne lui avait manifesté la moindre hostilité ? À moins qu'il ne fût victime d'une frappe aveugle ou d'une erreur de cible ?

*Tout doit disparaître*, cette affiche placardée sur la vitrine d'un magasin de confection en voie de liquidation dans le centre d'Alep se superposa à la vision du vide enserré de tuiles et de poutres enchevêtrées. Oui, une main invisible avait écrit que tout devait disparaître, du moins dans cette ville et dans ce pays qui l'avaient pourtant adopté. Même les ruines devaient disparaître, et avec elles l'idée même du temps, pour faire place nette à un monde épuré de toute scorie qui pût évoquer le passé. Il resta figé, les yeux levés au ciel, dans l'attente que le Mig-23 reparaisse à la verticale et lâche une seconde salve emportant dans sa déflagration ce qui restait de l'hôtel et de ses occupants. Car rien à présent ne lui importait moins que sa vie. Mais le silence qui suit les déflagrations est plus oppressant encore, nimbé d'une poussière suffocante, stagnant comme le halo du désastre.

Il s'était muré dans sa chambre dont il ne sortait plus. Sa femme lui apportait de l'eau, du pain, de l'houmous et des olives, à peu près tout ce qu'elle avait pu glaner au marché noir où l'on s'arrachait à prix d'or quelques rares denrées de subsistance. Car on ne trouvait plus rien à vendre dans la ville. Même le savon d'Alep dont les blocs encombraient le souk, avait disparu des échoppes. Sans eau courante, à quoi peut bien servir le savon, fût-il d'Alep, se désolait-il ? Et à quoi bon se nourrir quand tout s'en va, y compris la vie ? Après avoir grignoté deux ou trois olives, il faisait signe à sa femme qu'il n'avait plus d'appétit pour manger davantage.

C'est au retour de ce qui s'apparentait à une expédition dans les dédales de la ville assiégée, qu'elle trouva son mari, étendu sur son lit, les yeux livides et les mains déjà froides. Le souffle l'avait abandonné. Lorsqu'elle colla son oreille contre sa poitrine, elle réalisa que le cœur avait cessé de battre. De la vie, il n'en voulait plus, ce cœur, de cette vie devenue sans espoir, elle le savait depuis longtemps comme elle savait que, depuis que l'hôtel était à l'agonie, son époux n'était plus qu'un mort en sursis. « Armen », murmura-t-elle, en couvrant son visage de baisers. Elle tenta sans conviction d'appeler un médecin. Mais les médecins avaient depuis longtemps déserté la ville, comme ils auraient dû le faire eux-mêmes, elle et son mari. Elle alerta alors

quelques amis fidèles pour préparer ensemble une forme de rituel pouvant ressembler à des funérailles dans cette ville en feu où les morts sont laissés sur place à l'endroit même où ils sont tombés.

Qu'est devenue aujourd'hui cette femme admirable prénommée Rubina ? Continue-t-elle, en mémoire de son mari, à vivre au milieu des murs lézardés de l'hôtel Baron ? Y attend-elle d'hypothétiques voyageurs qui y déposeraient leurs bagages dans l'une des cinq chambres restées debout, comme semble l'affirmer le dernier témoignage recueilli par un journal italien ? Ou alors, résignée, a-t-elle fini par quitter la ville et prendre la route du nord en quête d'un improbable havre ? Ou encore rassembler ses ultimes deniers pour affronter la mer dans une embarcation de fortune promise elle aussi au naufrage ? J'avoue que je n'en sais rien. Je l'imagine l'âme en paix attendant quelque part que le soleil se lève enfin sur la vie reprenant son cours. Quant à moi, il n'est pas une semaine où je ne consulte la plateforme en ligne de réservation, tapant une à une, sur les touches du clavier, les lettres de l'hôtel Baron à Alep, bercé par le rêve impossible d'y retourner un jour, avant que n'apparaissent sur l'écran, comme si de rien n'était, telles des cartes postales jaunies, vestiges d'un autre temps, les photos de l'immeuble en pierre, de la réception, des fauteuils en cuir du salon, des nappes blanches du restaurant, du couloir étincelant menant à l'escalier et des chambres où ont vécu les célébrités du monde. Après avoir sollicité les dates de séjour envisagées par son client potentiel, imperturbable, le site de réservation renvoie alors son message qui n'a pas varié : *Impossible de trouver les prix pour cet hébergement à ces dates.*

Copyright © 2017 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Pour citer cette communication :**

Jean-Luc Outers, *Hôtel Baron-Alep* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2017. Disponible sur : <[www.arlfb.be](http://www.arlfb.be)>